



HAL
open science

L'orgie sans la dissertation : le statut du discours philosophique dans les Cent Vingt Journées de Sodome

Fabrice Moulin

► **To cite this version:**

Fabrice Moulin. L'orgie sans la dissertation : le statut du discours philosophique dans les Cent Vingt Journées de Sodome. Littérales, 2019, 46. hal-04300584

HAL Id: hal-04300584

<https://hal.science/hal-04300584>

Submitted on 1 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'orgie sans la dissertation :

le statut du discours philosophique dans les *Cent vingt journées de Sodome*

Fabrice Moulin - université Paris Nanterre / CSLF

Que les *Cent vingt journées* puissent être considérées comme un roman sans philosophie est une idée qui aurait de quoi surprendre, tant cet effroyable premier roman du marquis de Sade, rédigé et laissé inachevé dans les années 1780 à Vincennes puis à la Bastille, a été considéré, par de nombreux exégètes de Sade, et dont des philosophes, justement, comme l'ouvrage qui posait les bases, qui servait d'assise à l'œuvre de Sade : un « fondement », serait-on tenté de dire en écho au goût principal de nos quatre libertins. Or ce que fondent les *Cent vingt journées*, ce n'est pas tant le roman sadien, lequel prendra bien d'autres formes, que la philosophie sadienne, le « système » sadien, si tant est qu'il existât, ou encore ce que Philippe Mengue appelle « l'ordre sadien¹ ». Ainsi, Paulhan rapproche les *Cent vingt journées* de l'*Encyclopédie* ; Jean Fabre y voit « un séminaire de recherche » – et Pierre Macherey, plus récemment, un « laboratoire² ». Bref, beaucoup ont été tentés de voir dans cet ouvrage, et en partie à raison, avant tout une entreprise relative au savoir, articulée au désir, certes mais qui tient en dernière instance à la connaissance (de l'homme, de ses désirs, de ses pathologies...) « Ce que « fondent », les *Cent vingt Journées*, écrit Philippe Roger, c'est un nouveau rapport au savoir, qui passe par une nouvelle position du désir³ ». Il est remarquable que l'auteur de *La Philosophie dans le pressoir*, pour embrasser successivement les différents champs de la pensée de Sade, pour en faire, en quelque sorte, le tour, choisisse [p. 18] d'épouser le paradigme gradué des narrations de Silling, en chapitrant son propos selon des « Considérations simples », « doubles », « criminelles » et enfin « meurtrières ». Les *Cent vingt journées* semblent ainsi fournir, tout naturellement, une matrice pour saisir et déplier la philosophie de Sade dans son ensemble.

Mais, paradoxalement, la critique s'accorde à dire que, dans ce roman au projet si profondément philosophique, la parole proprement et directement philosophique (qu'elle soit narrative ou déléguée aux personnages de libertins) est indigente, sans véritable consistance. En ce sens *Les Cent vingt Journées* sont bien un roman sans philosophie,

¹ Philippe Mengue, *L'Ordre sadien : loi et narration dans la philosophie de Sade*, Paris, Kimé, 1996.

² Pierre Macherey, *À quoi pense la littérature*, Paris, PUF, 1990 (voir le ch. 8, « Sade et l'ordre du désordre »).

³ Philippe Roger, *Sade, la philosophie dans le pressoir*, Paris, Grasset, 1976, p. 76.

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

c'est-à-dire sans dissertation philosophique. On n'y trouve pas ces morceaux théoriques, aussi longs et aussi jouissifs que les orgies qu'ils ponctuent dans les autres fictions sadiennes, et qui sont leur marque de fabrique, qu'elles soient « décentes » ou infâmes. Il est décidément impossible au lecteur des *Cent vingt journées* de partager le dépit éprouvé par cet l'éditeur imaginé par Umberto Eco après lecture aléatoire du manuscrit de *Justine* :

Bon, la première fois, je trouve un tas de pages consacrées à la philosophie de la nature [...], la deuxième fois, au moins une quinzaine de pages sur le concept de plaisir, sur les sens, l'imagination et autres choses du même genre. La troisième fois, encore vingt pages sur les rapports de soumission entre homme et femme dans les différents pays du monde. Il me semble que ça suffit. Nous ne cherchions pas une œuvre philosophique : le public d'aujourd'hui réclame du sexe, du sexe, et encore du sexe⁴.

Annie Lebrun remarque quelque part que les *Cent vingt Journées* est l'unique roman de Sade qui ne comporte aucune référence directe ou dérivée à une quelconque figure de la philosophie des Lumières ; aucun emprunt transparent et identifiable, ni à Fréret, ni à La Mettrie, ni à d'Holbach, ni à Robinet ni à Buffon... Bref, il ne puise à aucune des sources qui lui servent et serviront à façonner, avec ostentation, les interminables doctrines de ses libertins, d'*Aline et Valcour* jusqu'à *l'Histoire de Juliette*. Comment le pourrait-il quand la part du discours théorique, didactique et savant, y est si « modeste⁵ » ?

[p. 19] À coup sûr ce « silence » théorique assourdissant, au milieu duquel le récit des écarts et des crimes se dévide, participe du malaise hors du commun éprouvé à la lecture de ce texte radicalement unique dans l'œuvre de Sade. Même les *Journées de Florbelle*, considérées comme une réécriture vengeresse des *Cent vingt Journées*, à jamais perdues par Sade, ne reproduisent pas, d'après ce que l'on en sait, cet effrayant déséquilibre entre le récit du crime et le silence de sa motivation philosophique. Au contraire, les *Journées de Florbelle* semblent procéder à l'inverse. Certes, elles partagent avec les *Cent vingt Journées* leur structure calendaire (resserrée toutefois sur treize journées) ; leur huis-clos (le château de Florbelle) et l'enclassement des histoires (avec les deux romans insérés d'Émilie et de Modose), ainsi, semble-t-il, qu'un souci de gradation dans l'horreur. Mais la dissertation y atteint, d'après le plan laissé par les cahiers des notes de l'auteur, une proportion et une autonomie formelle et

⁴ Umberto Eco, *Pastiches et postiches*, Paris, Messidor, 1988, p. 21-22.

⁵ Michel Delon, « Les historiennes de Silling », dans *L'histoire au 18^e siècle*, Centre aixois d'étude et de recherche sur le 18^e siècle, Aix-en-Provence, Edisud, 1980, p. 101-113.

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

générique inédites dans son œuvre. Ainsi, dans les dialogues des six premières journées Sade insère pas moins de sept « morceaux » dissertatoires, parfois de plus cent pages, qu'il appelle aussi tantôt « traités », tantôt « dissertations⁶ ».

Comment expliquer cette carence effrayante de discours théorique ? Par l'inachèvement de l'ouvrage, dont les trois dernières parties sont laissées « en plan », et nous privent sans doute de morceaux savoureux ? On peut imaginer, je tenterai de le montrer brièvement un peu plus loin, que le développement de l'intrigue ou du « Journal exact des événements » du château aurait promis des passages plus consistants et plus importants que ceux qui figurent dans la première partie rédigée – comme par un effet de gradation philosophique parallèle à la gradation des passions. Mais cela ne suffit pas à expliquer pourquoi, sur les quelques trois cent pages rédigées de la première partie, on n'en trouve guère qu'une vingtaine où l'on philosophe.

De façon plus évidente, c'est l'absence, à Silling, d'un des contextes les plus essentiels à la prolifération de la dissertation sadienne, qui explique ce silence : à savoir le contexte didactique. Malgré le sous-titre « l'école du [p. 20] libertinage », on ne forme personne au château ; on n'éduque aucune Eugénie ; on n'a pas non plus de Justine à convaincre.

Dès lors la portée édifiante ne fonctionne guère. L'école dispensée par les historiennes, qui ne s'adresse qu'aux libertins (eux-mêmes déjà amplement formés) n'implique aucune théorie, mais relève à la rigueur de l'*exemplum* inversé. Quant aux leçons données par les libertins aux victimes, elles sont réduites au strict minimum pratique, comme ce stage de masturbation où le geste remplace la parole. À vrai dire, c'est surtout uniquement une école de souffrance et de punition corporelle, qui se passe de discours. Les deux jeunes mariés, Hébé et Narcisse en font les frais, qui vont connaître, le soir même de leurs noces, « les amertumes de l'école⁷ ».

Les dissertations, quand elles existent, sont proférées entre soi et ne prêchent donc que des convertis. Ce qui n'exclut pas l'exercice philosophique – bien des raisonneurs sadiens parlent ainsi, en prêchant des convaincus – mais sa portée en est considérablement réduite. Dans les rares dialogues où les libertins échangent sur leurs principes, chacun adopte un rôle plus ou moins convenu et, comme en un concert dont les musiciens connaissent tous la

⁶ Le récit entier des *Journées de Florbelle* incluait, enchâssés : un « traité sur la religion », une « dissertation sur l'âme », un traité de Dieu, un traité de la morale ; un art de jouir (*La Venus impudique*), un « Projet de 32 maisons de prostitution », le tout couronné par le « savant traité de l'anti-physique » (voir *Œuvres du Marquis de Sade*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, t. XI, 1991, p. 67-68).

⁷ Sade, *Les cent vingt Journées de Sodome*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, t. I, p. 194. (Edition désormais abrégée en *CVJ*).

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

partition et se connaissent parfaitement entre eux, la discussion s'accorde. Le dialogue qui s'engage lors du dîner de la huitième journée est un bon exemple de cette mécanique bien huilée de la dissertation à plusieurs. Ici, l'aggravation progressive de la dissertation épouse au plus près l'embrassement des esprits et des corps⁸. Le Duc entame la séance en lançant volontairement une hypothèse erronée qui va servir d'amorce à la fausse controverse : le bonheur du libertin résiderait dans la jouissance (et non dans le désir). Durcet, prenant alors les rênes de cette véritable cérémonie dont il assure en quelque sorte l'office, introduit les notions d'imagination (réservoir infini de possibles) puis de comparaison (la jouissance ne peut naître que, relativement, du spectacle des malheurs d'autrui et de l'inégalité). Il est régulièrement relancé par l'évêque et le Duc (lequel change alors de rôle) qui, l'un par des interrogations faussement scandalisées, l'autre par des déductions ou des tentatives d'extorsions d'aveux à Durcet, assurent la mise en place [p. 21] d'un mouvement de surenchère, de gradation dans le mal – véritable loi qui commande la dissertation sadienne, quel qu'en soit le propos. La surenchère fonctionne d'ailleurs si bien que Curval, qu'on n'avait pas encore entendu, puis le Duc et l'évêque, qui s'étaient contentés de donner la réplique, sont entraînés dans la spirale ascendante. Ils alimentent tour à tour le propos par le recours à leur expérience de criminel ou par l'apport de nouvelles idées aggravantes comme la circonscription de la jouissance aux régions du crime et du mal ou, via une règle de proportion, l'assimilation de la plus grande jouissance au plus grand crime ! CQFD.

Construction collective et complice, où les rôles et les partis se distribuent spontanément, et d'autant plus subtilement que tout le monde est d'accord, la dissertation est réservée aux initiés. C'est là une des raisons pour laquelle les libertins de Silling nous paraissent d'une cruauté exceptionnelle. Absorbés par le projet unique de satisfaire leurs pulsions, les quatre scélérats n'ont aucunement le souci de faire des émules, ni même d'écraser leurs victimes de théories. La dissertation semble un exercice totalement indépendant de celui de la torture, et c'est cela qui est effrayant. Le terrible Dolmancé trouvait grâce à nos yeux par l'énergie et le talent qu'il mettait à dessiller Eugénie, en articulant étroitement le théorique au pratique. À Silling, la seule figure qui puisse évoquer la pupille libertine c'est Julie, la fille aînée du Duc de Blangis, qui « adoptait assez cette philosophie » libertine. Mais, de façon tout à fait remarquable, ce semblant d'élection pour la débauche ne donne lieu à aucune éducation positive au libertinage, mais plutôt à un mouvement négatif de

⁸ *CVJ*, p. 156-159.

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

rejet et de dédain qui la soustrait aux victimes. Julie est trop dépravée pour faire partie des victimes et pas assez pour faire partie des bourreaux : « De tout point sans doute il y avait de quoi faire un sujet ; mais, par un effet encore très bizarre du libertinage, il arrive souvent qu'une femme qui a nos défauts nous plaît bien moins dans nos plaisirs qu'une qui n'a que des vertus⁹ ».

La jeune fille ne peut ni *être* un sujet (une personnalité libertine), ni *faire* un sujet (de débauche). Certes, Julie est la seule des épouses et filles à être sauvée du massacre. Mais sa petite ascension se fait sans protocole ni plan d'éducation, comme par un laisser-aller, et surtout presque en silence. Car le fait qu'elle soit épargnée n'est jamais annoncé positivement. [p. 22]Le lecteur ne peut le savoir que par déduction ou soustraction, après la pénible opération de comptabilité de toutes les victimes.

Il existe une explication plus profonde à la part réduite du discours théorique dans les *Cent vingt Journées*. Michel Delon l'a proposée dans son article sur les historiennes de Silling : « les principes théoriques, écrit-il, n'ont plus besoin d'être énoncés quand ils organisent les récits¹⁰ ». Idée fondamentale (qui résout, au passage, notre paradoxe initial) : dans les *Cent vingt Journées*, la portée philosophique n'est pas à chercher dans de quelconques contenus de discours, mais elle se glisse dans la structure même de l'œuvre, dans cette gradation quadripartite des récits et des passions ; dans cet ordre des matières qui s'impose à toutes les échelles du récit : aussi bien au narrateur (qui voile et dévoile à loisir), qu'aux historiennes (qui « fixent » et « placent » les six cents passions avec un souci constant de leur juste gradation) et qu'aux acteurs libertins (censés régler leurs imitations lubriques sur le rythme des récits). Cette forme poétique qui s'impose si fortement au récit, est chargée d'un sens théorique et philosophique puissant. On peut y déceler aussi bien les prémices d'une clinique moderne que les derniers feux des traités des passions de l'âge classique (dont il ne resterait que la charpente, vidée par l'empirisme et le matérialisme), ou encore, la traduction libertine de la combinatoire sensualiste des affections (du simple au criminel, la passion se raffine). Quelle que soit la volonté théorique que l'on attribue à cette forme romanesque, on remarque que ce protocole narratif est explicitement désigné, par le narrateur et par ses personnages, comme traduisant un projet philosophique et anthropologique : « qui pourrait

⁹ *CVJ*, p. 37.

¹⁰ Michel Delon, « Les historiennes de Silling », *art. cit.*, p. 104.

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

fixer et détailler ces écarts [les perversions] ferait peut-être un des plus beaux travaux que l'on pût voir sur les mœurs et peut-être un des plus intéressants » (*CVJ*, p. 39) explique le narrateur au seuil de l'entreprise, après avoir détaillé, justement, le dispositif des narrations des historiennes. Plus loin Durcet rappelle que « l'histoire du cœur humain », ici au sens de description, dans la tradition de l'histoire naturelle des mœurs¹¹, reste bien l'objet d'étude exclusif des libertins qui explique la mise en place de ce complexe dispositif théâtral et gradué. Ce dernier suffit donc seul à confisquer la [p. 23] signification philosophique de l'ouvrage, ou du moins à en concentrer l'essentiel. Et c'est sans doute le fait que la philosophie se soit comme retirée dans le mouvement même de l'écriture et de la composition qui explique qu'on se soit dispensé d'étudier concrètement ce peu qu'il restait de philosophie dans les discours des libertins, c'est-à-dire à l'intérieur du récit. C'est ce qu'on se propose de faire ici, en s'arrêtant sur ces brefs passages où narrateur et personnages philosophent, en les étudiant, sans aucune prétention d'exhaustivité, moins pour leur signification philosophique directe que du point de vue de leur rôle dans l'économie très singulière de cette fiction inachevée.

Qu'il s'agisse de simples répliques à valeur de maxime, de parties dialoguées, de morceaux raisonnés venant justifier un goût, de professions de foi scélérates ou encore de harangues comminatoires adressées aux victimes, les passages dissertés sont au nombre d'une douzaine tout au plus. Mais, à première vue, et si l'on met de côté le fait évident qu'ils se concentrent dans la seule première partie rédigée, leur répartition dans le corps du texte ne s'est pas faite sans une certaine finesse, ni sans un certain souci d'équilibre. Car on les trouve à tous les niveaux de la narration : sous la plume du narrateur (quoique rarement, et surtout dans la partie introductive), dans la bouche des libertins (tant à l'occasion du quadruple portrait inaugural – où les principes du Duc auront valeur de programme que dans le journal du château, notamment à la faveur des réactions que suscitent les récits des historiennes), mais aussi dans la bouche des historiennes (ainsi, la Duclos, délaissant parfois son rôle scrupuleux de témoin et d'œil, dévoile, à mesure qu'elle semble prendre de l'assurance, ses propres principes) et, plus rarement encore, au sein du personnel libertin des récits enchâssés : on croise ainsi deux libertins (un comte et un président de parlement, respectivement à la 21 et 27^e journée), qui ont assez de stature et assez de temps pour détailler les principes qui les

¹¹ Voir Philippe Mengue, *op. cit.*, p. 99.

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

animent – comme en miroir des quatre scélérats. Même réduit à la portion congrue, le discours philosophique du libertinage est présent partout, sans exclusive – à l'exception des victimes, bien sûr, qui sont privées de parole.

Quant au contenu théorique des dissertations, il est tout aussi équilibré, car il semble concentrer, en ces quelques pages dispersées, les traits les plus essentiels du système philosophique sadien, ou si l'on préfère, les [p. 24] marques et procédés caractéristiques de l'écriture et de la réécriture sadienne de la philosophie des Lumières. Ces quelques extraits en sont le formidable *digest* ou plutôt l'*argument* qui annonce les longs discours philosophiques à venir de l'œuvre postérieure de Sade. On pense aux articles de Jean Deprun¹² à qui nous empruntons les catégories suivantes, extrêmement limpides. Qu'on parcoure les extraits dissertés des *Cent vingt Journées*, on y trouvera, affirmée en introduction par [p. 25] le narrateur et confirmée par Curval à la 23^e journée, la thèse d'un « matérialisme électrique » hérité de La Mettrie, thèse fondamentale puisqu'elle sert à l'explication du plaisir lubrique dont voici la genèse intellectuelle et physique racontée par le narrateur à propos du duc de Blangis :

Il sentit qu'une commotion violente imprimée sur un adversaire quelconque rapportait à la masse de nos nerfs une vibration dont l'effet, irritant les esprits animaux qui coulent dans la concavité de ces nerfs, les oblige à presser les nerfs érecteurs, et à produire, d'après cet ébranlement ce qu'on appelle une sensation lubrique (*CVJ*, p. 23)

C'est là sans doute le premier de tous les principes libertins, que les personnages de Sade exposeront sans relâche, et dans d'infinies variations : un plaisir déterminé par une commotion nerveuse dont on n'est nullement maître et associé à la vexation d'autrui¹³.

On trouvera aussi, exprimées de façon très concise et synthétique, les principales torsions opérées par Sade sur le matérialisme des Lumières, en particulier les trois grands glissements qu'avait identifiés Jean Deprun :

¹² En particulier Jean Deprun, « Sade et le rationalisme des Lumières », *Raison présente*, n°3, 1967, p. 75-90. Voir aussi, « Sade et la philosophie biologique de son temps », dans *Le Marquis de Sade*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence de 1966, Paris, Colin, 1968, p. 189-203 et « Quand Sade réécrit Fréret, Voltaire et D'Holbach », dans *Roman et Lumières au 18^e siècle*, Paris, éditions sociales, 1970, p. 331-340.

¹³ Curval confirmera cette doxa électrique en donnant la réplique au Duc lui-même qui fait mine de s'étonner des hurlements de plaisir de Curval : « les objets de nos passions donnent une commotion si vive au fluide électrique qui coule dans nos nerfs, le choc reçu par les esprits animaux qui composent ce fluide est d'un tel degré de violence, que toute la machine en est ébranlée. » (*CVJ*, p. 249)

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

- *intensivisme* : le plaisir est à proportion de la violence du choc électrique et nerveux, que le libertin cherche donc sans cesse à augmenter par le recours au vice et au meurtre. C'est l'argument utilisé, par exemple, par le narrateur, pour justifier le goût de Curval pour la laideur et l'ordure : « La beauté, la fraîcheur ne frappent jamais qu'en sens simple ; la laideur, la dégradation portent un coup bien plus ferme, la commotion est bien plus forte, l'agitation doit donc être plus vive. » (*CVJ*, p. 53)

- *antiphysisme* : idée qui renverse l'ordre de la Nature en chaos destructeur qui se régule en éliminant. Ainsi, les penchants meurtriers du Duc, qu'il a reçus de la Nature sont « nécessaires à ses vues » : « il n'est pas un de mes crimes qui ne la serve ; plus elle m'en conseille, plus elle en a besoin » (*CVJ*, p. 22) Plus loin, Durcet explicitera ce besoin.

- *isolisme* : perversion de l'individualisme rousseauiste, c'est la doctrine qui admet pour seule règle le plaisir et la satisfaction individuels, dussent-ils (et cela est souhaitable d'ailleurs) s'exercer au prix de la souffrance d'autrui. Il a pour corollaire le règne absolu de la force dans les rapports entre individus : « La seule loi qu'imprime la nature au fond de nos cœurs est de nous satisfaire n'importe aux dépens de qui » (*CVJ*, p. 282). Notons que la présence proportionnellement plutôt discrète de l'isolisme parmi les morceaux philosophiques des *Cent vingt Journées*, s'explique par le fait qu'au château de Silling la poursuite purement individuelle du plaisir s'exerce au sein d'une institution collectivement très solide. Sans doute se délite-t-elle à la fin sous les coups de boutoir de la pulsion, mais la sociabilité « égalitaire » des libertins s'y maintient fermement jusqu'au bout.

Il peut paraître un peu absurde de prétendre reconstituer une sorte de système philosophique, unique et cohérent, à partir de discours dispersés dans la bouche des personnages. Ce serait nier la façon dont la fiction libertine dilue ses propres principes et les articule à l'écriture avec laquelle ils ne font qu'un. Mais Sade lui-même semble, dans un premier temps, nous inviter à reconstruire ce semblant de système unique. Car, au-delà même du fait que certains dialogues, on l'a vu, sont une sorte de construction collective des quatre devisants, l'auteur laisse un moment penser à son lecteur que les quatre libertins partagent un même système et profèrent un même discours, sans nuances propres. En effet, alors même qu'il travaille, dans le quadruple portrait inaugural, à distinguer et singulariser soigneusement ces libertins dans leur physique et leur tempérament – en s'appuyant, notamment, sur la médecine des humeurs – le narrateur semble les regrouper sous la bannière d'un seul système, celui du Duc, tête pensante et porte-parole du petit quarteron. Il est le seul [p. 26] dont on présente la doctrine en plus de la construction, des goûts et de l'humeur. Elle est d'abord

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

livrée sur le mode d'un discours itératif et de portée générale (« et l'on lui entendait dire souvent qu'un homme, pour être véritablement heureux dans ce monde, devait non seulement se livrer à tous les vices, mais ne se permettre jamais une vertu » *CVJ*, p. 21) avant d'être rapportée directement par le Duc (« Il y a tout plein de gens, disait le duc, qui ne se portent au mal que quand leur passion les porte... [...] Mon caractère ferme, ajoutait notre héros, ne se démentira jamais ainsi... » *Ibid.*). Cette véritable profession de foi du libertin de tête et de principe, le lecteur a tendance, compte tenu de leur silence au moment de leur portrait, à l'attribuer aussi, par extension, aux trois autres (l'évêque de Blangis, le président de Curval et le financier Durcet). Ainsi, le discours du Duc, pourtant articulé à un parcours très personnel, a de fait une portée collective : il vaut pour tout le groupe – portée qui sera bientôt confirmée par la posture de tribun adoptée par le Duc lors de sa harangue inaugurale aux femmes du château.

Pourtant, après avoir regroupé, à la faveur de ce déséquilibre des portraits, les quatre personnages sous un corps solidaire de principes, la narration, en dispersant les discours des libertins au gré des conversations, va favoriser la particularisation du système en thèses légèrement différentes, en nuances parfois très fugaces qui s'estompent bientôt. Ces nuances s'articulent sans doute aux goûts et tempéraments propres à chacun des amis. Il y aurait une étude à mener pour établir jusqu'où l'auteur est allé dans cette particularisation minutieuse des thèses des libertins ; et dans quelle mesure il a indexé ce partage du théorique sur la singularité des goûts de chacun des personnages, sachant que ces singularités sont parfois malicieusement brouillées par le narrateur. Ainsi du goût pour l'ordure, d'abord présenté comme le propre, si j'ose dire, du président de Curval : au moment du choix des servantes, le narrateur précise que « le président n'était pas le seul dont les goûts fussent dépravés ; ses trois amis, et Durcet principalement, *étaient bien un peu* entichés de cette maudite manie de crapule et de débauche » (*CVJ*, p. 51) ; et quelques lignes plus bas : « tel était, comme on l'a dit, le goût dominant, et du président, *et presque en vérité* de ses trois confrères » (*CVJ*, p. 52, nous soulignons). À chaque fois, la très légère nuance, savamment distillée, permet de maintenir l'idée d'une résistance ténue à la convergence absolue des goûts – une infime singularité existe.

[p. 27] Dans l'ordre théorique, qui nous intéresse ici, il semble bien que chacun des libertins ait au sein de ce « système » libertin dont les bases font consensus, ses prérogatives, son champ particulier, son style philosophique. Ce qui n'est guère étonnant quand on sait avec quels scrupules le prisonnier Sade préparait le profil de chacun de ses personnages dans ses

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

cahiers préparatoires auxquels il se reportait pendant les phases de rédaction. À Blangis (cerveau et président de la terrible session de février) serait réservé l'éloge du crime ; à Curval, l'attrait électrique et puissant de la laideur et de l'avalissement ; à Durcet (en partage avec Curval toutefois), le rôle de l'imagination (qui préfigure le Belmore de Juliette dont le discours sera entièrement dédié à cette question) ; quant à l'évêque, il est plus difficile de répondre tant sa parole se fait plus discrète et moins thématifiée. Est-ce là une conséquence de l'inachèvement de l'ouvrage, qui lui réservait des morceaux de choix dans les parties suivantes ? C'est possible : on trouve dans la chronique du 12 février la promesse d'une harangue de l'évêque contre la reconnaissance, afin de justifier son refus de clémence pour Fanchon qui a su déjouer une évasion : « l'évêque s'oppose à ce qu'on l'épargne, et dit qu'il serait indigne à eux de céder au sentiment de la reconnaissance, et qu'on le verra toujours du parti des choses qui peuvent rapporter une volupté de plus à la société, comme contraire à celles qui peuvent la priver d'un plaisir » (*CVJ*, p. 358). Cette harangue, soit dit en passant, est en parfaite correspondance avec le forfait qui couronne le portrait initial de l'évêque, la trahison d'un ami qui lui confiait sa fortune à destination de deux orphelins. L'évêque détourne l'argent et immole les deux enfants.

D'une manière générale ce mouvement permanent de balancier entre assimilation et distinction des personnages par le jeu de superposition et de circulation des dissertations, ce mouvement n'est pas sans rappeler un procédé romanesque de l'auteur honnête d'*Aline et Valcour*, roman contemporain de nos *Cent vingt Journées*. Dans *Aline et Valcour*, Sade utilise avec subtilité la dissertation pour distinguer les personnages (pour les marquer au fer du vice ou au chiffre de la vertu), mais aussi pour en brouiller les identités. D'un côté, une voix narrative affirme, dans une note, la pluralité et l'hétérogénéité des systèmes philosophiques et moraux, parmi lesquels le lecteur est invité à faire un choix :

Formé par différentes personnes, ce recueil offre, dans chaque lettre, la façon de penser de celui qui écrit [...] il faut que le lecteur s'amuse [p. 28] des différents systèmes présentés pour ou contre et qu'il adopte ceux qui favorisent le mieux, ou ses idées, ou ses penchants¹⁴.

Mais d'un autre côté, par les jeux de glissements de la fiction, l'écrivain brouille les identités par un procédé de contamination et de partage des discours¹⁵. On retrouve, d'une

¹⁴ Sade, *Aline et Valcour*, *Œuvres*, op. cit., t. I, p. 824.

¹⁵ Nous renvoyons, sur cette question du tremblement des discours, aux études brillantes de Mladen Kozul (« Subornations et séductions épouvantables : stratégies de dévoilement », Michel Delon et Catriona Seth (dir.),

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

certaine façon, ce jeu de singularisation/assimilation dans *Les Cent vingt journées*, mais il y est à la fois plus tenu et inversé par rapport à *Aline et Valcour*. Plus tenu parce que le huis-clos et la mise hors-jeu des victimes maintiennent le discours philosophique dans un spectre beaucoup plus réduit que dans d'autres romans de Sade, ouverts au voyages ou aux victimes. Et pourtant, au sein de ce matériau dissertatif extrêmement réduit et confiné, Sade cherche malgré tout à rendre des nuances. Jeu inversé aussi, par rapport à *Aline et Valcour* car il s'agit, à Silling, non pas d'effacer la distinction entre les discours (celui du vice et celui de la vertu, dans *Aline et Valcour*), mais au contraire de maintenir du particulier dans le corps d'un discours presque entièrement partagé.

Aussi, suivre les méandres du discours philosophiques dans les *Cent vingt journées* conduit à observer la finesse de la composition sadienne, cet effort de l'écriture pour répartir et nuancer un discours par avance bridé et fermé, pour créer du divers dans un bloc. Il s'agit d'une préoccupation fondamentale de l'écriture de Sade plusieurs fois soulignée par les critiques : restituer la diversité des passions humaines, rendre compte de l'absolue singularité des bizarreries¹⁶. Dans les *Cent vingt journées*, cette préoccupation du divers s'exerce, en pleine lumière, au sein de la matière [p. 29] infinie des passions et des écarts (déclinés en « six cent plats divers ») ou, plus souterrainement, dans la matière extrêmement resserrée des principes philosophiques : que ceux-ci se comptent sur les doigts d'une main ne devrait pas empêcher que chacun des libertins les comprenne et les applique de façon singulière. Pourtant, le lecteur n'a pas vraiment cette impression. Tout simplement parce que le discours philosophique semble bridé, retenu. Il a du mal à s'épancher et *a fortiori* à se diversifier. Il est limité de fait par les cadres mêmes du récit. Par le cadre narratif premier (la chronique des événements du château), puis par le second dispositif (la gradation des récits enchâssés et le protocole du château qui lui est attaché). De façon caractéristique, la dissertation a bien sa place à Silling, mais celle qu'on lui assigne. Et on lui en désigne deux. L'une lui est attribuée par le règlement des libertins : « Pendant ce dîner [le premier couvert] messieurs se rendront

Sade en toutes lettres. Autour d'Aline et Valcour, Paris, Desjonquères, 2004, p. 67-75) et Jean-Christophe Abramovici, *Encre de sang. Sade écrivain*, Paris, Classiques Garnier, 2013 (ch. 2 : « Aline et Valcour ou le roman philosophique », p. 31-44).

¹⁶ Philippe Mengue, par exemple, cherche à montrer que l'écriture sadienne (par sa débauche de détails, par la configuration de ses récits...) est une réponse adaptée au problème fondamental : comment rendre compte de la singularité de façon intelligible (*L'Ordre sadien, op. cit.*, p. 111). Voir aussi Annie Lebrun, *Soudain un bloc d'abîme, Sade*, Paris, Gallimard, « Folio », 2014, p. 106 : « À l'aide de cette image du festin [les « six cents plats divers, métaphore des passions], Sade montre en effet clairement que, pour lui, le particulier détermine absolument le général et que le général a pour seule valeur d'être la somme des tous les cas particuliers, ou plus exactement d'être le particulier exalté à travers le vertige des grands nombres. »

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

dans le salon de compagnie où ils jaseront ensemble jusqu'à trois heures¹⁷ ». L'autre lui est désignée par l'auteur lui-même, dans les *marginalias* finales : « mêlez surtout de la morale aux soupers » (*CVJ*, p. 382). On philosophe donc au dîner et au souper, soit avant et après les narrations des historiennes. Les libertins ont alors tout loisir de déplier quotidiennement leurs systèmes. Mais par un effet ironique, constant dans les *Cent vingt Journées*, le choix narratif et générique vient décevoir les attentes du lecteur. Le rythme et la forme de la chronique contraignent le narrateur à passer très brièvement, non sans une certaine malice, sur ces heures dissertées, souvent à l'aide du discours narrativisé qui concentre à l'extrême une ou deux heures de discussions. Ce jeu commence dès la première journée :

On traita différents points de mœurs et de philosophie, et je laisse au lecteur à penser si la morale en fut bien épurée. Le duc entreprit un éloge du libertinage et prouva qu'il était dans la nature et que plus ses écarts étaient multipliés, mieux ils la servaient. Son opinion fut généralement reçue et applaudie. (*CVJ*, p. 92-93)

[p. 30] Mais l'élan dissertatif se trouve brimé à un deuxième niveau, celui des récits enchâssés et gradués des historiennes. Au salon d'assemblée, la discussion philosophique est étroitement contrôlée car elle fait courir un double risque, contradictoire. Celui de ralentir le rythme ambitieux des récits, avec leurs cinq passions quotidiennes, d'abord. Ainsi, Durcet auto-réprime un éloge du crime qui risque de bousculer les horaires : « Mais nous voici dans une discussion qui nous mènerait trop loin. L'heure du souper va venir, et Duclos est bien loin d'avoir fini sa tâche » (*CVJ*, p. 205). On trouve plusieurs autres rappels à l'ordre de ce type, souvent le fait du Duc, qui veille au bon déroulement des protocoles¹⁸. La dissertation risque aussi, à l'inverse, d'anticiper dangereusement sur des récits à venir en court-circuitant l'ordre des matières. Après une allusion aux « suites funestes » d'un projet de vengeance d'un libertin dès la première journée, Curval s'empresse de renvoyer d'éventuelles considérations criminelles à l'époque des passions criminelles : « comme la suite de ces narrations nous offrira peut-être des exemples de ce que vous dites-là, n'en pressons pas les dissertations que ces faits produiront naturellement » (*CVJ*, p. 88). Là encore, bien souvent, le Duc invite ses camarades à « attendre, pour en raisonner », de savoir toute l'histoire d'un libertin, autrement

¹⁷ *CVJ*, p. 61. Rappelons que chez Sade, « jaser » n'a rien du « babil » léger dont parle le *Dictionnaire de l'Académie*, mais signifie, peu ou prou, raisonner et philosopher. Bandole découvrant, alors qu'il s'apprête à violer Justine, qu'elle sait raisonner, rentre son vit et se met à jaser !

¹⁸ « Monseigneur, dit le président [qui répond à l'évêque, plaçant le « goût des hommes » au sommet des jouissances] vous entamez là une thèse qui mériterait une dissertation de deux heures » (*CVJ*, p. 227).

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

dit, d'entendre, plus tard, le récit de ses passions perfectionnées. On connaît bien cette manie permanente de faire correspondre les trois ordres de la narration (qui voile), des récits gradués des historiennes et des plaisirs des libertins (censés se graduer aussi) quand ils sont publics. Elle se prolonge dans le souci de faire correspondre l'ordre des passions et celui des dissertations. De ce point de vue, l'appel puissant de la dissertation chez les libertins pose les mêmes problèmes que l'exercice incontrôlable de leurs pulsions. Le salon de compagnie, qui accueille dîner et souper, joue un rôle équivalent, dans le champ du discours, à celui des cabinets dérobés sous les niches de glaces dans l'ordre de la pulsion. C'est le lieu d'exutoire du discours, où la transgression théorique peut se donner libre cours car elle n'est plus indexée sur la discipline des récits du salon d'assemblée. Dans ce jeu de correspondance, jouir et raisonner se superposent.

[p. 31] Mais alors poussons la logique jusqu'au bout : puisque passions et dissertations se superposent, la gradation des premières appelle du même coup une promotion et pourquoi pas une inflation des secondes. Après un éloge du crime, suggéré par le récit des jouissances sadiques d'un président de parlement à la 27^e journée, Curval promet : « Mais patience, j'aurai peut-être bientôt une meilleure occasion de vous entretenir amplement sur ces matières ». Nous n'avons aucun moyen de savoir quelle aurait été la part du dissertatif dans les parties restées inachevées. Mais, rien ne nous interdit de prendre cet adverbe « amplement » au pied de la lettre. Nous avons l'intuition que les sessions mensuelles auraient été de plus en plus philosophiques à mesure qu'on entrait dans l'horreur. Ne serait-ce que parce que les passions de tempérament cèdent progressivement la place aux crimes de principes : « le libertinage simple (prévient la Desgranges, dernière historienne) est « rectifié par des têtes sans mœurs et sans principes¹⁹ » (à savoir des libertins avec principes... ceux de n'en pas avoir !). Ou encore, parce que, la légitimation philosophique de l'écart se fait toujours plus nécessaire à raison de son horreur. N'est-ce pas là la première fonction du discours philosophique, si l'on en juge par l'espèce de sophistique du mal élaborée par le Duc au seuil du roman ? « C'était par des raisonnements de cette espèce, précise le narrateur, que le duc légitimait tous ses travers, et comme il avait tout l'esprit possible, ses arguments paraissaient décisifs » (*CVJ*, p. 22). Cette fonction idéologique est rappelée à la fin de l'ouvrage, puisque, dans le plan des trois dernières parties, alors que la parole a cédé la place aux notations brutes des tortures, il existe une unique allusion à un morceau théorique dont le

¹⁹ *CVJ*, p. 348.

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

bourreau gratifie sa victime. Or, cet *hapax* semble motivé par un type très précis de brimade qui appelle, justement, un discours légitimant :

Il attache une fille sur une croix de Saint-André suspendue en l'air, et l'y fouette à tour de bras sur tout le train de derrière. Après cela, il la détache et la jette par la fenêtre, mais elle tombe sur des matelas préparés : il décharge en l'entendant tomber. Détaillez la scène qu'il lui fait pour légitimer cela²⁰.

La perversion récupère ici le supplice public de la roue, réservé aux grands criminels, et sa jouissance doit s'accompagner d'un détournement [p. 32] du discours de la loi. D'où cette notation, ce germe de dissertation appelé à être « détaillé » plus tard – cas unique dans le plan des trois dernières parties.

Enfin, la promotion de la Duclos au rang de « philosophe » au cours de la première partie peut venir étayer notre hypothèse d'une présence potentiellement croissante de la dissertation à raison du crime. L'historienne ose progressivement déroger à son strict emploi pour exposer ses convictions, ses actions et ses principes. À la 15^e journée, le récit de la trahison de sa protectrice, la Fournier, qu'elle exécute sur son lit de malade avant de détourner son héritage, lui vaut la reconnaissance des quatre libertins qui saluent ici un forfait mûri et raisonné, à l'image de celui qui servit à présenter l'évêque : « Croyez que vous venez de nous avouer là une action et des systèmes qui vous méritent à jamais notre estime ainsi que celle de tous les philosophes » (*CVJ*, p. 205). Car à l'action racontée, la Duclos joint les « systèmes » qui la justifient. Au cours d'un dialogue avec les scélérats, elle expose ses maximes contre l'aumône, au nom de l'inégalité naturelle :

Je maintiens qu'il faut qu'il y ait des malheureux dans le monde, que la nature le veut, qu'elle l'exige, et que c'est aller contre ses lois en prétendant remettre l'équilibre, si elle a voulu du désordre.

- Comment donc, Duclos, dit Durcet, mais tu as des principes ! » (*CVJ*, p. 204)

Cette évolution de la posture de la narratrice épouse étroitement l'ascension du personnage, puisqu'avec l'élimination de la Fournier, Duclos quitte la position de fille pour accéder au poste de maquerelle en chef. Une position qui autorise à philosopher, notamment

²⁰ *CVJ*, p. 334, Troisième partie, passion n°59.

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

pour les besoins de la formation de nouvelles pupilles. Progressivement des morceaux didactiques sont intégrés à l'intérieur même des récits. C'est ainsi que la Duclos raconte, lors de la 21^e journée, comment elle persuada, par un vigoureux argumentaire, la jeune Lucile, sa protégée, d'abandonner tout sentiment filial pour haïr sa mère, retrouvée le jour même, et dans un état misérable.

Lucile étonnée me regarda, et je vis bien alors qu'il fallait lui expliquer une philosophie qu'elle était loin d'entendre. Je le fis, je lui fis comprendre combien sont vils les liens qui enchaînent aux auteurs de nos jours ; je lui démontrai qu'une mère, pour nous avoir porté dans son sein, au lieu de [p. 33] mériter de nous quelque reconnaissance, ne méritait que de la haine, puisque pour son seul plaisir, et au risque de nous exposer à tous les malheurs qui pouvaient nous atteindre dans le monde, elle nous avait cependant mis au jour dans la seule intention de satisfaire sa brutale lubricité. J'ajoutai à cela tout ce qu'on pouvait dire pour étayer ce système que le bon sens dicte, et que le cœur conseille quand il n'est pas absorbé par les préjugés de l'enfance. (*CVJ*, p. 240)

Déraciner le préjugé par la démonstration : Duclos adopte ici, en un raccourci au discours narrativisé, la posture et l'éloquence des grands libertins qui jalonnent les intrigues des *Justine* et de *l'Histoire de Juliette*. Un crime à la cruauté nouvelle appelant toujours son raisonnement, Duclos fait appel, pour l'exécution des desseins fratricides ici scellés (il s'agit d'immoler la jeune sœur de Lucile), à un libertin qui, à son tour et pour la première fois parmi les personnages secondaires des récits, théoriserait son goût²¹. Ses arguments contre la charité font directement écho à ceux déployés par Durcet et le duc lors de la 8^e journée. Ils en reprennent jusqu'à la surenchère dans l'opposition du plaisir et de l'aumône²². Progressivement, les pâles figures de pervers aux passions simples et muettes semblent laisser place à des personnalités d'envergure, à des libertins de tête, miroir ou mise en abîme des quatre scélérats, qui d'ailleurs ne s'y trompent pas : « Voilà un homme que j'aime déjà beaucoup », s'exclame Curval au récit des perversités d'un Président de Parlement qui jouit

²¹ Doué d'« une invincible horreur pour ce qu'on appelle le sentiment de la charité ; [le comte] disait qu'il était plus fort que lui de le comprendre, et qu'il n'admettait pas qu'on pût imaginer d'outrager la nature au point de déranger l'ordre qu'elle avait mis dans les différentes classes de ses individus » (*CVJ*, p. 241).

²² « Eh bien, d'après cela, dit le duc, il faudrait en quelque façon, pour mieux établir cette différence essentielle au bonheur [l'inégalité des conditions], il faudrait, dis-je aggraver plutôt leur situation » (*CVJ*, p. 157).

« Pénétré de ces sentiments [contre la charité, qui dérange l'ordre naturel des inégalités, le comte] ne s'en tenait pas là ; non seulement il trouvait une jouissance réelle dans le refus du secours, mais il améliorerait même cette jouissance par des outrages à l'infortune » (*CVJ*, p. 241).

Fabrice Moulin, "L'orgie sans la dissertation", dans *Sade, roman et philosophie*, Littérales, 2019, p. 17-34

des exécutions publiques et justifie son goût par la relativité des mœurs. « Voilà comme il faut penser sur les plaisirs, et sa philosophie me plaît infiniment. » (*CVJ*, p. 283)

Ainsi, à la faveur de l'ascension de Duclos dans la carrière du crime et au gré de ses rencontres (le comte et le président), la dissertation [p. 34] s'affranchit non seulement des horaires et des rites (on n'est plus au salon de compagnie, l'heure du dîner est passée, celle du souper n'a pas encore sonné) mais aussi des hiérarchies entre niveaux narratifs : la philosophie, même à dose réduite, pénètre les histoires enchâssées, à l'origine exclusivement dévolues aux descriptions de passions.

En suivant cette logique de colonisation progressive du discours théorique, on est en droit de se demander si le triomphe de l'horreur dans le crime dans la dernière partie aurait donc pu coïncider avec un triomphe de la philosophie. La question est mal posée, puisque justement, l'horreur singulière des *Cent vingt journées* naît de l'extinction brutale de la parole et *a fortiori* de la parole théorique, au profit de ce seul squelette de tortures atroces que plus aucun discours ne vient accompagner, enrober, « faire passer »... Au fond, l'absence de dissertation, comme celle du récit, nous permet d'apprécier mieux leur rôle et leur fonction dans les romans suivants de Sade : le raisonnement permet, en dernière instance, de rendre un peu plus supportable l'horreur.

Fabrice MOULIN

Université Paris Nanterre / CSLF